

Le Partage de la Syrie

LE LIBAN actuel (né en 1920 du démembrement de l'Empire ottoman par les Alliés), n'était alors qu'un petit littoral méditerranéen entouré de montagnes : le Mont-Liban, où **plusieurs communautés religieuses, venues à l'origine chercher refuge dans ses rochers**, vivaient en guerre froide sillonnée de conflits sanglants. Notamment **les Druzes et les Maronites** ! Frères d'infortune dans la misère des minorités persécutées pour leur croyance, au lieu d'unir leur avenir, leurs richesses et leurs malheurs, **ils se déchiraient en des luttes sanglantes pour le bon plaisir de leur despote commun : le Sultan...**

Beyrouth, Tyr, Byblos ou Sidon, Tripoli, la plaine de la Bekka ou Akkar, formaient alors des cantons autonomes et des cités entièrement détachés de l'État qu'ils devaient créer sous le mandat français. Géographiquement et historiquement parlant, toutes ces vastes et riches régions de la Méditerranée orientale, de Petra à Alexandrette, de

Beyrouth aux rives orientales de l'Euphrate méridional, le Mont-Liban y compris, portaient alors le nom régional de « Syrie », et avaient été administrées, depuis l'antiquité poussiéreuse, par les envahisseurs et les conquérants venus des quatre coins de la civilisation.

Là vivait une ruche de communautés arabes et sémitiques issues d'Abraham, le père commun de ces peuples d'après l'histoire de la Bible et du Coran – Juifs, Chrétiens, Musulmans et Druzes – divisées en une trentaine de sectes de souches ethniques et d'obédiences liturgiques différentes. Des communautés cousines ou même sœurs, ayant toujours eu en commun la culture et les coutumes, le sang et la langue, les traditions et l'histoire. Décrire en détail ou résumer le parcours religieux de ces communautés, leur naissance, leurs oppositions et leurs luttes, explorer leurs liens et leurs similitudes, condenser en un tableau généalogique les vastes ramifications et les séparations doctrinales qu'elles subirent au long des siècles, relève sans doute de l'impossible...

Une vie suffirait à peine ! Nous nous contenterons ici de quelques grands traits, propres à nous éclairer sur les enjeux géopolitiques majeurs de la région.

Les Musulmans

Au Liban et dans le monde aujourd'hui

Leur communauté était, comme ailleurs dans le reste du monde arabe, divisée en trois sectes majeures : **les Sunnites, les Chiites et les Druzes** ! Tripoli, Beyrouth ou Sidon par exemple, grands centres culturels et commerçants de maintes provinces environnantes, étaient à l'époque dont je parle, entre les mains des riches familles et commerçants sunnites, et formaient politiquement trois corps administratifs totalement autonomes. Leur structure sociale et politique dépendait, selon l'envahisseur du moment, d'un prince régional désigné par celui-ci, sorte de vice-roi ou de gouverneur local nommé « hakem » ou « wali » au temps des Turcs ottomans. Et, régionalement parlant, ces grands centres urbains faisaient partie intégrante de la Syrie à l'instar de deux cantons français dans une Europe unie, où l'Europe serait à la France ce que la Turquie impériale était alors à la Syrie.

À titre d'exemple qui confirme l'opinion générale que **Beyrouth était « la fille de la Syrie »**, la célèbre Université Américaine de Beyrouth, fondée en 1866 par des missionnaires protestants américains, a porté jusqu'en 1920, date de la constitution de l'État libanais, le nom de « **Collège Protestant de Syrie** ». Si, par ailleurs, Akkar et la plaine de la Bekka étaient peuplés de groupes denses de Chiites, il s'y mêlait de larges communautés chrétiennes d'obédience syriaque, melchite ou protestante, des Grecs orthodoxes ou catholiques, etc. Mais en règle générale,

exception faite de quelques villages et cantons éparpillés dans la plaine et au long de son littoral : **la région libanaise** (l'ensemble des futurs et actuels cantons libanais) **était plutôt musulmane que chrétienne**¹.

Il est bon de rappeler aussi que Sunnites et Chiites forment actuellement le **1/5 de la population mondiale**. Rien ne les distingue entre eux comme Musulmans – ils ont même Dieu, même Prophète et même Coran. Une chose les sépare cependant – d'importance capitale : **le pouvoir temporel !** Pour les premiers, neuf fois plus nombreux que leurs frères chiites, le successeur du Prophète (ou pour mieux dire le « Calife », de l'arabe *Khalifa* : la plus haute autorité spirituelle de l'Islam) doit être élu pour ses vertus sociales et politiques, autant que pour ses qualités humaines. De leur côté, **le chef spirituel des Chiites doit être du sang direct de Ali ben Abi Taleb**, le quatrième Calife musulman. Il était un des proches disciples du Prophète Mouhammad et un des premiers convertis à l'Islam ; Ali était à la fois **son cousin germain et son fils adoptif**, mais aussi **son gendre** par sa « fille préférée » Fatima, que Mouhammad avait eue de sa première femme Khadija. Personne ne pouvait être mieux

1. Le Liban des années vingt est un pays qui appartenait beaucoup plus aux Musulmans qu'aux Chrétiens. Ces derniers n'ont réussi à usurper la première souveraineté politique que grâce à la bonté des Musulmans et aux manigances des Français qui avaient intérêt à donner ce pays aux Maronites, leurs protégés traditionnels. Les Musulmans d'Orient n'ont jamais été intolérants, et encore moins les Turcs ottomans, la preuve en est là ! les Juifs d'Europe et de Russie fuyaient leur pays d'origine, où ils étaient maltraités, pour venir adorer librement leur Dieu en Palestine.

placé que le « divin Ali » pour prétendre au Califat, que pour une raison ou une autre lui contestait alors **Aïcha, la veuve du Prophète**. Cette opposition entre les futurs Sunnites (partisans de la femme du Prophète) et ceux qu'on appellera par la suite « les Chiïtes » (du mot schisme), tourna à la guerre après la désignation de Ali comme Calife de l'islam. Ils finirent par s'affronter près de Bassorah en Irak, en 656, dans une célèbre bataille dite du « Chameau », ainsi nommée parce que le moment le plus acharné de la lutte s'était déroulé autour du chameau qui transportait la litière de Aïcha.

Voilà ce qui les sépare, ou plutôt ce qui les distingue.

Saoudiens, Turcs ou Koweïtiens, de même que les Syriens et les Égyptiens sont à forte majorité sunnite. Quant à la secte chiïte proprement dite de Ali (elle-même divisée en plusieurs castes aujourd'hui), elle vit actuellement surtout en Iran, en Inde ou au Pakistan, mais aussi en Afghanistan, de même qu'en Irak et au Sud-Liban.

Reste à insister aussi sur le fait que **si tous les Arabes ne sont pas musulmans, tous les Musulmans ne sont pas des Arabes**. En effet, l'islam est aujourd'hui **l'une des plus importantes religions du globe**, sinon la plus importante en nombre (plus d'un milliard trois cent millions de Musulmans selon les dernières estimations). Il couvre les cinq continents, embrasse toutes les ethnies, englobe toutes les races et nationalités et a, de nos jours, ses dignitaires et ses représentants officiels dans tous les gouvernements du monde. Disons-nous qu'il y a dans le monde un Musulman pour chaque Chinois. Enfin, notons que **des millions en Chine ont déjà embrassé l'islam** : plus de 30 millions de Chinois qui confessent la foi

islamique ont remplacé Confucius par Mahomet. Sans doute cela ne représente-t-il qu'une « île perdue au fond de l'océan ». À peine une nichée dans la balance démographique chinoise, certes ! Mais dont le nombre, partout en expansion continue, ne peuple pas moins déjà un pays deux fois grand comme la Suisse (qui ne compte que 7 millions d'habitants) et la Belgique (10 millions d'habitants) réunies. En outre, **en France**, où l'Islam est devenu en quelques années d'assimilation et d'intégration marocaine et algérienne, la deuxième religion du pays, **plus de 12 % de la population française atteste** aujourd'hui, par retour du courrier colonial, **les principes prêchés par Mahomet** ! Et c'est là peut-être, si je puis me permettre ici cette note personnelle sur l'évolution des croyances dans le monde, particulièrement en Europe où, par **peur d'être submergée par l'Orient musulman** et de perdre sa nature essentielle, les peuples retournent à l'intégrisme isolationniste et communautaire tout en tendant à une sorte d'unité politique et économique qui n'arrive pas à assimiler ses différences culturelles et doctrinales qui en font la vraie force, que **la Civilisation musulmane évoluera vers son meilleur elle-même**, et le plus positivement possible. Là, en Europe, aussi bien qu'en Amérique, que l'Islam sunnite et chiite, exploité par son Clergé comme l'était le Christianisme au temps de l'Inquisition, reprendra son vrai visage libéral et humain, **au sein de cet Occident judéo-chrétien dont il admire les valeurs et la liberté.**

Dans l'Islam le droit religieux prime le droit humain et civil. En effet, l'une des particularités fondamentales de l'Islam, comme au sein de la religion juive d'ailleurs, mais alors de façon bien plus marquée que dans le Judaïsme, est que les affaires temporelles et spirituelles, la politique, la

vie sociale et familiale sont fortement unies à la religion. Elles s'épousent, se confondent et ne font qu'un en droit musulman ! En d'autres termes, le Clergé musulman a la main haute sur toutes les affaires privées, publiques ou purement personnelles de ses fidèles : ce qui bien souvent a créé, et risque à tout moment de réveiller des frictions sanglantes entre les grands imams et les libéraux syriens, saoudiens ou autres qui tentent de réformer ou de laïciser l'Islam, ou bien entre les prétendants eux-mêmes à cette autorité religieuse. Ce fait a bien souvent créé, que ce soit en Égypte, en Syrie, en Arabie Séoudite ou ailleurs dans le monde musulman, des guerres sans fin entre les imams traditionalistes, réformateurs ou autres prétendants au parrainage islamique (la liste est intarissable), qui ont tenté de préserver ou réformer l'Islam selon leurs propres visions et convictions, et ceci pour garder la main haute sur la destinée de leurs fidèles. Ainsi, à titre d'exemple, ce qui s'est passé pendant la révolte des Arabes, dirigée en pleine guerre mondiale par le chérif Hussein de la Mecque contre le Calife de l'Islam et plus tard, les réformes religieuses et sociales entreprises par Mustafa Kemal en Turquie...

Cette particularité théocratique qui distingue l'Islam radical effrayait à juste titre les Maronites du Mont-Liban, cette autre « île isolée » du Proche-Orient – la seule d'ailleurs dans le monde arabe ou ailleurs, contrairement aux Musulmans de Chine dont la religion, minoritaire en Extrême-Orient, surpasse en nombre toutes celles du globe. Forts de leurs anciens liens culturels, diplomatiques et commerciaux avec l'Occident (« Nous ne sommes pas des Arabes, mais des Phéniciens ! » se rebiffent encore de nos jours certains Maronites, comme si c'est une grosse injure), les notables et les grands seigneurs du fief maronite craignaient, arguaient-ils dans un mémoire

présenté à la Conférence de la Paix en 1919 (nous y reviendrons), de voir leur canton autonome « arabisé » par un éventuel gouvernement syrien, ou alors « islamisé » par un gouvernement arabe à forte majorité musulmane.

Aux yeux de quelques penseurs maronites, et autres occidentalistes chrétiens d'Orient (parmi eux le théoricien Michel Chiha), qui se considèrent à tort non Arabes mais plutôt des Phéniciens : Arabe et Musulman ne font qu'un, au sens le plus péjoratif de ces deux termes ! Depuis le passage des Croisés en Orient, de solides liens culturels et politiques les rattachent, en effet, aux Européens, et plus particulièrement à la France catholique ; d'où peut-être, peut-on doublement ironiser, cette tendance chez le peuple maronite d'Orient à « féodaliser » le pouvoir politique, alors que les Musulmans sunnites et chiites ont, de leur côté, la fâcheuse habitude de le « théocratiser ».

Quoi qu'il en soit de cette boutade locale, la nostalgie socioculturelle de ce peuple (principal opposant à toute forme d'intégration dans un État arabe ou musulman) s'était accrue au long des siècles de trois sources principales. Tout d'abord le passage des Croisés en Orient. Les Maronites devinrent en quelque sorte comme les collaborateurs de ces derniers. En second lieu, l'influence de Louis XIV qui cultiva leurs affinités françaises en leur ouvrant généreusement sa bourse et ses écoles. Enfin, depuis l'expédition militaire de Napoléon III qui mit fin au massacre de leur secte par les Druzes, plaçant depuis le Mont-Liban sous une protection internationale vis-à-vis de la Sublime Porte¹, la France est considérée par les

1. Siègne du Gouvernement ottoman à Istanbul.

Maronites comme la « Mère protectrice » de leur fief... minorité catholique qui pousse « telle une rose au milieu des ronces » de l'Orient islamique, selon un certain pape ! Ainsi, allant parfois jusqu'à oublier ou nier leur origine sémitique, **les Chrétiens maronites du Liban se considèrent-ils plutôt comme des Phéniciens**, voire un peu même comme de vrais Occidentaux, alors que les Croisés sont morts de leur fanatisme depuis longtemps et que la Phénicie dont les Maronites se disent les héritiers n'est plus qu'une légende. **Une de ces légendes dorées à laquelle**, comme toutes celles de l'histoire d'un peuple, **on peut faire dire tout et n'importe quoi**. Et puis enfin la France est la France, et le Liban est le Liban ! Un monde de pensées et de valeurs socioculturelles les sépare... des lois, une constitution à laquelle la République française tient plus que tout. Tandis qu'elle n'est que lettre morte aux yeux des Libanais, ou tout au plus accessoire ! Enfin cette laïcité bénie dont l'une s'est fait une religion, qui sans se proclamer d'aucune en particulier, bien qu'elle soit chrétienne au fond, assure et maintient l'unité des croyances au sein de la diversité. Alors que chez nous au Liban, nos dirigeants s'accrochent toujours becs et ongles à ce « mal de tous les maux » : le confessionnalisme ! Tout cela pour dire que l'esprit ethnique est moins une question de langue que de caractère, et l'identité sociale est moins une question de race qu'une mise en pratique des principes dont on se réclame. S'il suffisait de baragouiner un peu de latin pour devenir Romain... ou pis encore, se prendre pour César et s'accorder tous les droits.

Enfin, et certains parmi nous en Orient l'oublient trop souvent : **la France républicaine ne vit plus au Moyen Âge**, bien qu'elle penche parfois de ce côté avec cette ridicule question d'écharpe islamique. Or, quand on se

réclame d'un modèle social choisi, on s'efforce tout d'abord d'imiter ses qualités culturelles et politiques, et non point ses défauts d'antan ! Comme dit Molière : « Quand sur une personne on prétend se régler, c'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler... » Puis surtout les Orientaux bien éclairés, tels Gibran Khalil Gibran, le poète libanais Halim Dammous, le nationaliste égyptien Saad Zaghlûl ou bien encore l'émir Fayçal d'Arabie, pour ne citer que ces grandes figures historiques de l'époque coloniale qui nous concerne, voient mal la différence entre un bon esprit occidental et un bon esprit arabe. **Ils se considèrent tous frères en humanité...** Que celui-ci soit Juif, Chrétien ou Musulman, Français, Anglais, Russe, Allemand, Chinois, Égyptien, Syrien, Algérien ou Tunisien ! Quelles que soient leurs différences ou leurs oppositions, leur religion et la couleur de leur peau, ils pensent, comme disait si bien Savinien Cyrano de Bergerac, l'auteur du XVII^e siècle (le vrai Cyrano dont s'est inspiré Rostand !) « **qu'un honnête homme n'est ni Français, ni Allemand, ni Espagnol, il est Citoyen du monde et sa patrie est partout !** »

Les Druzes du Liban et de Syrie

Ils sont considérés par beaucoup comme des Musulmans hérétiques, des « Musulmans non musulmans ». En réalité, personne ne le sait vraiment, leur religion étant l'une des plus secrètes de la Terre... et seuls quelques initiés, dit-on, ont le droit de parcourir leurs textes sacrés, de nature ésotérique.

Leur secte a pris naissance au cœur de la Haute Égypte, au XI^e siècle, et, tout comme les Maronites quatre siècles plus tôt, afin de fuir l'injustice et l'oppression dont elle était victime, elle vint chercher refuge dans les rochers isolés des vallées et les déchirures solitaires du Mont-Liban.

« Des hommes de terre et de montagne, les yeux bleus... **ils croient dur comme fer à la réincarnation et à la métempsycose.** Rien n'égale leur hospitalité coutumière que leur férocité dans la guerre », ainsi les décrit un observateur. Seule une petite élite de vieillards, qu'on appelle les « Sages initiés », a accès aux textes religieux de la secte. Leur doctrine, probablement issue du Chiisme ismaélien des Califes fatimides, n'est révélée aux fidèles qu'après divers degrés d'initiation. « Persécutés en Égypte où commence leur mystérieuse histoire, ils vinrent se réfugier en Syrie : là ils durent non moins défendre leur indépendance d'abord contre les Croisés, puis contre les Turcs ottomans. »

À l'issue de leur **premier conflit sanglant avec les Maronites**, et leurs massacres réciproques **en 1840**, le **Mont-Liban fut partagé en deux secteurs autonomes**, dont les Druzes prirent le Sud et les Maronites le Nord. Vingt ans plus tard, en 1860, ce fut la terrible guerre civile entre ces futurs citoyens libanais :

« En moins de quatre semaines, **10.000 Chrétiens maronites tombèrent victimes de massacres barbares**. Pour arrêter la boucherie, les troupes de Napoléon III pénétrèrent dans la Montagne et **imposèrent à la Sublime Porte un régime administratif maronite sur les deux secteurs**.¹ »

Depuis cet accord, dit « le Protocole de 1864 », lequel fut sanctionné par les grandes puissances de l'époque, **le gouverneur du Mont-Liban** (ou *moutassarif* comme on le nommait) **devait être obligatoirement un Chrétien**, non de la Montagne, mais un sujet ottoman désigné par le Sultan en personne et relevant directement de son autorité. De ce fait, bien que nommé par le Grand Vizir de l'Empire, le Conseil administratif comportait **une majorité chrétienne** : sept sièges pour les Chrétiens (dont quatre pour les Maronites), et cinq sièges pour les trois communautés musulmanes (dont trois pour les Druzes).

Le confessionnalisme, érigé plus tard en système au Liban, **remonte en quelque sorte à cette date**, ou pour mieux dire, **au Protocole de 1864**.

1. Selon certains chiffres, les massacres horribles de 1860 auraient coûté aux Maronites plus de quinze mille morts et deux fois plus de réfugiés.

À la Première Guerre mondiale, le Gouvernement ottoman ravala la Montagne sous sa totale dépendance par un décret militaire de Djamal Pacha, commandant en chef de la IV^e armée ottomane en Syrie. Favorisant à nouveau les Maronites, la présence des troupes d'occupation françaises au Proche-Orient ne pouvait que susciter le mécontentement des Druzes. Devenus citoyens libanais, ces derniers luttèrent âprement pour leur indépendance politique sous le mandat (1925-1926).

De toutes les communautés qui devaient alors composer le nouveau et actuel Liban, aucune d'elles, en effet, ne jouissait de la majorité démocratique. Afin que cela lui fût possible de donner la magistrature suprême à ses protégés, habilement **la France de Gouraud fusionna les régions de telle sorte que les communautés chrétiennes du Pays du Cèdre** (selon un recensement qui le confirmera en 1932, et auquel personnellement je n'y crois pas beaucoup), **deviennent faiblement majoritaires sur les Musulmans**. Mais géographiquement parlant, le Liban (qui fait tant de remous aujourd'hui) n'a jamais existé tel que nous le connaissons actuellement, ni d'ailleurs la Syrie ou la Palestine... Leurs frontières étaient plutôt urbaines et communales qu'étatiques, variant au cours des siècles selon l'envahisseur et le conquérant qui les gouvernait. Hormis le canton maronite, qui refusait de se considérer comme arabe ou syrien, les grandes cités comme Jérusalem, Damas, Beyrouth, Tyr, Byblos, Alep, Hama, Homs, Zahlé, ainsi que les plaines de la Bekka et de l'Akkar, et même si nous prenons en considération le choix des populations par ordre de communautés, la noire majorité des Musulmans et des Chrétiens non maronites était en faveur d'une Grande-Syrie : « **Souria el-Koubra** ».

En lui-même d'ailleurs, le terme de « Syrie », terme géographiquement assez large et équivoque, n'était qu'une appellation régionale aux dimensions vagues et changeantes. On disait également et indifféremment, et ce jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, voire même au-delà, Béthanie et Jérusalem « en Syrie » ou « en Palestine ». Tout comme on disait Alep, Damas, Beyrouth, Tyr et Sidon... « en terre de Syrie » ou « en Turquie orientale ».

Pourtant, le Liban actuel, **ce Liban magique tant vanté par la Bible**, chanté par Moïse comme étant au cœur, sinon **le cœur même de la Terre promise à Israël**, né providentiellement de la chute de l'Empire ottoman et du dépeçage de ses provinces orientales : **semble receler un secret biblique ! Comme si ce pays n'a existé que pour un prophète et le temps d'un prophète**. Je veux parler du Docteur Dahesh et du jour où l'enfant Salim âgé encore de six ans – venant alors de Jérusalem où il était né – mit les pieds à Beyrouth pour la première fois, un jour de juillet 1914, alors que la ville de Beyrouth n'était pas encore libanaise.

Tout cela arriva (tel est mon avis et je le donne pour ce qu'il vaut : l'avenir jugera !) **afin que soit textuellement accompli ce qui avait été prédit dans les Saintes Écritures**, quelques milliers d'années plus tôt. Et toi aussi Liban, semblent dire ces prophéties, tu verras la gloire et les miracles du Seigneur... Cet aigle blanc (voir dans la Série Dahesh : *La Caravane*) que Moussa El-Achi, le père de Salim, remarqua ce jour-là à l'entrée du port de Beyrouth, puis le bloc de neige qu'il vit en rêve « se détacher du Mont-Liban, rouler dans la vallée puis ouvrir ses ailes et voler vers la cité de Beyrouth, » semblent trouver leur plus claire explication dans les événements qui

vont suivre : le Mont-Liban, en s'agrandissant, donnera son nom à la ville de Beyrouth et en fera la Capitale.

Car enfin, le Liban proprement dit, qui le cite dans l'Histoire ? Quel géographe, diplomate ou voyageur nous en parle avant l'accord fatidique de San Remo (entériné le 25 avril 1920) et aux termes duquel le Conseil suprême interallié confia à la France un mandat sur la Syrie et le Liban réclamé par les Maronites – qui en fait en faisait partie et ne fut nommément cité qu'à la fin des accords signés entre les grandes puissances – et à la Grande-Bretagne celui sur l'Irak et la Palestine ? Qui le mentionne hormis David et son fils Salomon ? Qui nous en parle si « amoureuxment » ou avec « colère » et parfois même avec je ne sais quel « ressentiment », sinon la Bible ? Contrairement aux autres villes et cantons libanisés par le mandat, Damas fut de tout temps syrienne :

« Les Syriens de Damas vinrent au secours d'Hadadézer, roi de Tsoba, et David battit vingt-deux mille Syriens. »

(La Bible, Samuel : 8, 6)

Mais jamais dans le passé Beyrouth, Tyr ou Byblos ne furent des cités libanaises au sens administratif et politique du terme. Au temps des Croisades ou même si nous remontons bien plus haut, jusqu'au temps des Phéniciens, ces villes souvent rivales quand elles ne se faisaient pas la guerre, étaient restées indépendantes les unes des autres ou avaient été intégrées soit à la province de Syrie soit à celle de la Palestine. Quand, à partir du début du vingtième siècle, voyageurs, diplomates et historiens commencèrent à dire pour la première fois « Liban », c'était encore du Mont-Liban qu'ils parlaient, et non du Liban actuel qui,

contrairement à ce que prétendent les manuels d'histoire officiels du pays, n'a jamais existé avant le morcellement de l'Empire ottoman par les Alliés. Les traités d'Histoire nous disent même qu'aux temps bibliques « la Syrie faisait partie d'un Royaume araméen » qui couvrait l'actuel territoire de la Syrie et du Liban, avant de devenir successivement une « province assyrienne puis babylonienne ». À la prise de Babylone par le roi Cyrus, en 539 avant Jésus-Christ, la Syrie (les anciennes cités phéniciennes de l'actuel Liban y compris) devint une « satrapie perse ». Sous le grand roi Alexandre, celle-ci fut un important centre hellénique... À la mort d'Alexandre le Grand, les Séleucides et les Lagides se disputèrent la possession de la côte méditerranéenne. Ces derniers gouvernèrent à partir de la Cœlé-Syrie (la « Syrie creuse », c'est-à-dire la plaine de la Bekka qui se trouve dans l'actuel Liban), et les Séleucides à partir de la riche métropole syrienne d'Antioche (aujourd'hui en Turquie). C'est le Royaume de ces derniers, celui des Séleucides, qui porta depuis le nom de « **Royaume de Syrie** » et auquel les historiens modernes vont commencer à donner le nom régional de Syrie. Toujours est-il que par la suite, la conquête romaine partagea la région syrienne en provinces latines dont une, la Judée, reçut le nom de « **Syria Palæstina** ».

Commence alors l'ère chrétienne... et toujours pas de Liban dans l'Histoire, et toujours les villes actuellement marquées à son coin depuis le mandat (Beyrouth, Tyr, Byblos, etc.) sont nominalement et géographiquement syriennes, comme pourraient facilement en témoigner les Évangiles qui citent ces villes. Progressivement, la Palestine de Jésus désigna « les terres bibliques de part et d'autre du Jourdain ». Les villes côtières de Beyrouth, Byblos, Tyr et Sidon formaient à cette époque des Cités politiquement détachées de la « Montagne Blanche »

(Mont-Liban), qui n'avait toujours pas encore donné son nom à ces anciennes villes phéniciennes. En fait, l'appellation de « Liban », au sens géographique qu'on lui donne aujourd'hui, délimité par ses frontières actuelles, ne fera son apparition qu'à l'aube du vingtième siècle, quand le général Henri Gouraud fusionna arbitrairement les frontières de ces villes que nous venons de mentionner. La délimitation des frontières du Pays du Cèdre a été l'œuvre du traité de San Remo signé en 1920 entre les grandes puissances, et aux termes duquel la Société des Nations déféra à la France « un mandat sur la Syrie » (qui incluait le Liban), et au Royaume-Uni celui sur la Mésopotamie, la Palestine et la Transjordanie.

En attendant, tous les géographes et les cartographes, l'Histoire et les historiens des temps modernes continueront à mêler ces régions ou à les confondre dans une même réalité géopolitique. Tout comme les indigènes, les diplomates et les ministres européens chargés par la Société des Nations « d'organiser et d'assister ces provinces dans la voie de la civilisation » : on continuera encore longtemps à dire : « Beyrouth en Syrie. »

Or, comme je vais tenter de l'expliquer au fil de ces pages, **il fallait que Beyrouth devienne libanaise...** Et en fait, la France, pour coloniale qu'elle fût, n'en était pas moins l'instrument aveugle du Destin.

*

« On dirait, encore aujourd'hui,
une sorte d'Amérique orientale
du troisième millénaire ! »

Les Trois Accords qui ont changé la face du Moyen-Orient

LE PARTAGE prédestiné mais politiquement handicapant du Proche-Orient, tel que nous le connaissons actuellement, **résulte de Trois Accords inconciliables à l'origine**, dictés par la politique européenne et ses menées coloniales dans le monde arabe et en Asie – celle de la France et de la Grande-Bretagne notamment – durant et après la Première Guerre mondiale.

Depuis la chute de l'Empire ottoman et l'abolition du Sultanat par un vote du Parlement turc, le 1^{er} novembre 1922, jamais un coin de terre ne vit bouillir et fermenter en son sein une telle variété à la fois de clans et de familles ethniques, de cultures et de religions réclamant simultanément le droit à la vie et à l'indépendance nationale.

On dirait – jusqu'à aujourd'hui – **une sorte d'Amérique orientale du troisième millénaire !** Une Amérique encore toute jeune, déchirée par ses luttes

intestines et en proie à ses contradictions héritées du passé. **Une Amérique à la recherche d'un héros sémitique à sa mesure** : un militant arabe de la justice sociale, du respect de la religion des autres et de l'égalité entre l'homme et la femme. Un héros national porteur d'une révolte universelle : **un Jefferson arabe pour tout dire**, capable de lui donner sa loi et sa constitution !

Après tout, **la région arabe actuelle compte moins de soixante-quinze ans depuis la chute de son dernier despote**, et moins d'un demi-siècle seulement depuis que le dernier soldat étranger a quitté ses frontières. Or, il faut bien des siècles pour souder ensemble les morceaux épars d'un peuple **maintenu trop longtemps dans la discorde artificielle et l'ignorance de ses forces** par ceux qui le gouvernent...

Quels sont donc ces trois accords, et comment ont-ils abouti à cette genèse d'instabilité politique qui handicape le monde arabe d'aujourd'hui ?

A. – PREMIER ACCORD : Hussein-MacMahon

Dès le début du vingtième siècle, **l'Angleterre possédait le plus vaste Empire colonial que le monde ait jamais vu**. Près de vingt millions de kilomètres carrés de superficie ; peut-être le quart de la population du globe vivait sous sa loi ! Elle était, comme jamais auparavant une autre nation n'a dominé la Terre, **la maîtresse incontestée de la scène diplomatique mondiale**. L'ombre de sa majesté Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes, **s'étendait sur tous les royaumes, les peuples et les continents de la Terre**. L'équilibre politique et la croissance économique de beaucoup d'États, de gouverne-

ments et de dynasties dépendaient des moindres décisions que prenait alors la Grande-Bretagne ; peut-être à l'heure du thé ou à la fin d'un repas copieux, entre la poire et le fromage.

Quatre éléments essentiels à sa survie contribuaient à l'unité et à la cohésion de ce vaste ensemble colonial, aux nationalités si multiples, composé de nations les plus diverses, mêlé de peuples et de races très variés les uns des autres tant par les origines ethniques, les langues, les traditions et les coutumes sociales, que par les pratiques religieuses qui les distinguent :

Sa grande tolérance religieuse.

La souplesse de l'administration britannique.

Sa suprématie militaire, diplomatique et économique sur tout le reste de l'Europe.

Et enfin, et non des moindres : l'usage de la langue anglaise, systématiquement imposée dans les administrations et les milieux officiels relevant de la Couronne.

La région arabe et la partie méditerranéenne échappaient en partie à cette domination.

Mais il fallait être un bien mauvais politicien pour compter, sans l'appui de la Grande-Bretagne, se libérer du joug ottoman. Ou alors, comme en Inde, être un fakir aux pieds nus de la stature de Gandhi !

Or, depuis quelque temps déjà, **l'émir Hussein el-Hâchimi, le chérif de la Mecque** – père de Fayçal et de Abdallah, les futurs premiers rois d'Irak et de Jordanie, – ambitionnait secrètement avec ses fils de briser cet ordre des choses par la création d'un État arabe totalement libre et indépendant de toute tutelle turque ou étrangère. Éventuellement d'un Empire fédéralisé, englobant la